

Le coût de la panne

■ Robert CHEVALIER

A travers quelques anecdotes vécues lors des missions de reconnaissance au Cameroun, État où je me suis rendu quelquefois, on montre aisément que dans ces pays d'Afrique si attachants, on peut passer tour à tour de situations parfois angoissantes à des parties de franche rigolade.

Un premier voyage dans ce pays en 1976 m'amène sur place pour un appel d'offres d'études et construction de lignes à haute tension (225 Kv) entre Douala et Yaoundé, avec un raccordement à Edéa et au site du futur (et hypothétique) barrage de Song LouLou, sur le fleuve Sanaga, dans le nord de cette zone. Cette consultation porte sur la réalisation de l'ouvrage "clefs en mains", la mission est mixte et implique deux collègues, ingénieurs spécialistes en travaux de construction et votre serviteur pour la partie étude du projet, dans laquelle la topographie est essentielle.

Il se trouve que l'un des deux arrive en Afrique pour la première fois. Il se trouve aussi que ce garçon, charmant au demeurant, est plutôt timoré, voire pusillanime, ce qui conduira à donner du piquant à certaines de nos pérégrinations. Par courtoisie, je ne citerai pas son nom, mais je l'appellerai R.

Nous arrivons à Douala, par l'ancien aéroport international, digne de l'épopée de l'Aéropostale, quelques hangars où l'on suffoque en sortant de l'avion climatisé, pendant l'accomplissement des formalités interminables d'entrée sur le territoire.

Nous partons avec la voiture de location vers le centre-ville à la recherche de l'hôtel réservé par notre agence, qui s'avère difficile à trouver. Petite parenthèse : fort de ma modeste expérience africaine, je donne quelques conseils à mon ami R en prenant des airs importants (c'est humain !). Entre



Sur la piste.

autres, je lui explique que nous sommes dans un pays étranger, qui n'est plus une colonie, et que la politesse s'impose plus que jamais vis-à-vis des autochtones.

La leçon est trop bien apprise : alors que nous errons pour trouver notre hôtel, j'arrête la voiture à la hauteur d'un policier et R l'interpelle : "S'il vous plaît, Monsieur le policier, auriez-vous l'extrême obligeance de bien vouloir nous dire où se trouve l'hôtel des Cocotiers ?" A l'énoncé de la question qui n'est pas seulement polie, mais carrément obséquieuse, je ne peux m'empêcher d'éclater de rire, d'autant plus que la réponse, peu amène est : "J'en sais rien" ce qui était vraisemblablement faux. Mauvais début pour R...

Durant ce séjour dans la capitale économique, nous nous répartissons les tâches pour mener à bien nos investigations. La première visite est pour le client, la SONEL, l'équivalent de notre E.D.F. Nous rencontrons le responsable, un Français expatrié, pas particulièrement accueillant. Je comprends tout de suite le personnage car il me dit d'emblée, quand il vient réceptionner le projet de tracé, qu'il a pour habitude de faire des repérages des sommets d'alignements au centimètre près. Je suis atterré, car

dans ces pays couverts de forêts, arriver pile poil sur un point précis, après un long et difficile layonnage relève de la gageure.

Certes, habituellement on essaie qu'il en soit ainsi, mais si on arrive à quelques mètres près, ce qui est presque inéluctable par suite des petites erreurs de cheminement, on considère que c'est sans importance, puisque le terrain est homogène et qu'il n'y a généralement pas d'obstacles particuliers au voisinage. C'est vraiment totalement stupide et ça révèle chez notre interlocuteur une volonté délibérée d'enquiquiner le géomètre. Ça promet ! Mais enfin, pour l'instant on ne sait pas si nous serons retenus, on verra bien !

Dans le cadre de nos contacts, un jour, R a un rendez-vous dans un créneau horaire où je me trouve être libre. Comme il s'apprête à prendre un taxi, je lui propose de l'emmener.

Nous voici partis dans Douala que je pensais connaître assez bien. Nous arrivons à un grand carrefour, surveillé par un policier coiffé d'un immense casque "colonial". Les feux tricolores ne fonctionnent pas, puisqu'ils ont depuis longtemps été détruits par des jets de pierres. Je m'avance avec circonspection, lorsque retentit un vigoureux coup de sifflet. Le policier



s'approche lentement, avec un air important et sur un ton sans réplique me dit : *"Vous êtes passé au feu rouge !" Ah, bon ? Pour éviter les ennuis, je préfère m'écraser, mais notre ami R pleurniche et se désole : "Mon rendez-vous, je vais rater mon rendez-vous !". Contre toute attente cette phrase déclenche un doute dans l'esprit du policier, qui gamberge un instant. Après mûre réflexion, il nous dit sur un ton sentencieux : "Ah, je vois, vous êtes des hommes d'affaires !"*

Il avait dû penser que nous avions de hautes relations et qu'il risquait un retour de bâton. Du coup, nous avons droit à un laconique : *"C'est bon pour cette fois, allez-y !"*

Mais tout ça a pris du temps. Pour rassurer R, je lui propose de prendre ce que je suppose être un raccourci. Nous voici embarqués dans les faubourgs, la route, je veux dire la piste, est recouverte d'eau sur une centaine de mètres. Pensant que c'est superficiel, je fonce, mais malheur, la hauteur de l'eau est de près d'un mètre. Celle-ci pénètre sous le capot ; le moteur est noyé, c'est gagné... Par chance, des quantités de gamins, témoins de la scène, nous poussent, nous tirent et nous remettent sur un sol plus consistant.

Miracle ! Après un nettoyage sommaire de la mécanique, le moteur veut bien repartir, mais poussivement, sur "trois pattes", dans un bruit inquiétant, et toujours comme une litanie, mon collègue désespéré : *"Mon rendez-vous, mon rendez-vous !"* Evidemment, celui-ci était largement raté... Le soir je reporte la voiture chez le loueur, en lui disant innocemment qu'elle marche très mal... Comme le garagiste en ouvre la porte, de l'eau restant sur le plancher se déverse sur ses pieds... Simple remarque désabusée : *"Ah, je vois !"* Il devait avoir l'habitude !

Chaque soir, devant l'hôtel – nous sommes maintenant à l'Akwa Palace, vieil établissement de style colonial, sans grand confort, mais non sans charme et plus central – des jeunes gens se proposent de surveiller la (nouvelle) voiture pour la nuit, précaution indispensable si on veut être sûr

de la retrouver en l'état. Comme ils réclament, bien sûr de l'argent, je refuse, prudence élémentaire, de leur donner de suite. Ce sera un bakchich global quand nous partirons ! Ils ne manqueront pas le rendez-vous, ce qui fut dit fut fait et l'auto resta intacte !

A propos de rendez-vous, je voudrais relater une décision qui nous a sans doute sauvé la vie : lors de nos investigations, on essayait toujours de rencontrer des entrepreneurs expatriés installés sur place, histoire d'apprécier l'ambiance et de recueillir quelques conseils.

Comme nous contactons par téléphone un de ceux-ci qui nous a été recommandé, ce dernier nous informe qu'il n'est pas libre le lendemain, car il doit faire un aller-retour à Yaoundé avec son avion personnel (c'est dans cette partie de l'Afrique le seul moyen de ne pas perdre de temps). Comme nous lui annonçons que nous devons nous aussi nous rendre dans la capitale quelques jours plus tard, il nous propose d'inverser notre programme et de l'accompagner.

Nous hésitons longuement devant cette offre attrayante et pratique, mais c'est non, car nous avons des réunions le jour suivant, difficiles à modifier.

Lorsque le surlendemain, nous nous rendons au rendez-vous qu'il nous avait fixé, nous découvrons dans la cour de son entreprise tout le personnel, silencieux, avec des mines moroses. On nous apprend que son avion n'est jamais arrivé à bon port, à l'évidence crashé dans l'immensité de la forêt qui recouvre toute cette région, et où on ne peut se poser nulle part en cas d'urgence. En ce qui nous concerne, ce n'était pas notre heure...

Nous entreprenons ensuite la reconnaissance sur le terrain, et prenons la route de Yaoundé ; enfin quand on parle de route, à part les premiers kilomètres, c'est une piste en assez mauvais état (la saison des pluies vient de s'achever).

Il faut savoir que toutes les pistes sont ainsi, la seule chose qui les différencie étant leur largeur. Là, c'est la R.N.1, donc on peut se croiser, mais avec précaution, car les ornières sont nombreuses et profondes.



Le pont de la "Caution".

Depuis Edéa où nous passons deux nuits dans des chambres pleines de bestioles, nous organisons une virée sur le site du projet de barrage de Song LouLou. C'est une petite expédition, car c'est à l'écart de tout.

Nous avons pu louer pour toute cette phase du travail, un excellent 4x4 Toyota, mais il est très difficile d'évoluer sur ces pistes secondaires peu fréquentées et complètement détrempées, pimentées par des traversées de marigots ou de rivières généralement dépourvues de ponts.

Un des rares que nous rencontrerons est en planches et tout neuf, mais les villageois nous refusent de l'emprunter, car il n'a pas encore été inauguré par les autorités ! Quelques offrandes (appelées pudiquement caution) au chef de village lèveront enfin cette difficulté "administrative".

Malgré un départ très matinal et un retour tardif (comme il est d'usage, nous avons prévenu la direction de l'hôtel en cas de pépin) nous aurons tout juste le temps d'accéder au site, mais les rives et les abords du fleuve Sanaga sont recouverts d'une végétation exubérante qui nous empêche pratiquement de le repérer.

Toute cette énergie dépensée pour pas grand-chose ! Nous devons trouver plus tard dans un aéro-club de Yaoundé, un avion avec son pilote, qui voudra bien nous faire effectuer un survol à basse altitude, seul moyen d'apprécier l'accidentation du terrain et la densité du couvert végétal,



Rapides de Song-Loulou vus d'avion.

éléments importants de l'élaboration du devis, surtout pour la topographie et ce, malgré le danger que constituent ces opérations aériennes, comme on l'a vu avec le sort de notre malheureux compatriote.

De toute façon, dans ces zones de forêt dense, le sol est difficile à apercevoir, on voit surtout le sommet des arbres foisonnant à l'infini, que les pilotes surnomment très justement le persil. Cette configuration, qui était prévisible, est la pire pour le travail du topographe, surtout dans les conditions fixées par l'ingénieur de la SONEL que nous avions rencontré à notre arrivée, conditions absolument aberrantes pour ce pays ...

Plus tard, sur la piste principale, parsemée d'arbres renversés par un orage récent, et qu'il faut dégager à chaque fois, le moteur du 4x4 commence à hoqueter et avoir des ratés, la vitesse se réduit fortement, mais nous arrivons tant bien que mal, au pas, dans un village du nom de Matomb. (Espérons que ce n'est pas un mauvais présage !)

Je sais bien que c'est le carburateur qui est encrassé par de la poussière de latérite et qu'il suffirait d'un simple tournevis pour y accéder et le nettoyer, mais dans les voitures de location, il y a rarement de l'outillage. Les villageois font cercle, désireux de nous rendre service, mais personne ne possède le moindre outil.

L'un d'eux se souvient d'un type qui, paraît-il, aurait autrefois travaillé en

ville, dans un garage, mais il demeure à plusieurs heures de marche d'ici, en brousse, ce qui ne décourage pas deux habitants de se mettre en route pour aller le chercher (à pied, bien sûr).

Nous sommes évidemment contraints de coucher sur place en attendant, dans ce qu'on appelle une case de passage, tenant lieu plus ou moins d'hôtel. On y dort par terre sur des nattes très propres, avec tout de même toutes les petites bêtes habituelles.

Pendant cette longue attente, je prends beaucoup de photos des habitants à qui je promets bien sûr de leur en envoyer. Enfin, le lendemain, le dépanneur arrive avec sa sacoche d'outils. En un rien de temps, il accède au gicleur qu'il nettoie comme prévu. Le moteur repart, on distribue les récompenses rituelles, selon les services rendus par chacun, c'est le coût de la panne ! mais c'est encore beaucoup de temps perdu... On se console en pensant que si c'était arrivé à Song LouLou, ç'aurait été bien plus catastrophique.

Evidemment, durant ces péripéties, notre collègue R se lamente et panique un peu. Il voudrait, rien moins que ça, appeler à l'aide une connaissance à lui qui travaille à l'ambassade de France, mais peine perdue, le seul moyen de communication dans le village est un poste radio émetteur qui s'avère être en panne, sûrement depuis longtemps. De toute façon, on ne voit pas ce qu'un tel appel aurait pu faire pour nous.

A travers cet incident, il faut souligner la gentillesse de la plupart des Camerounais vivant en brousse, et leur politesse. On apprend d'ailleurs, que beaucoup de ceux-ci ont été éduqués et instruits par des missionnaires, ce qui a marqué leur état d'esprit et leur comportement.

Comme promis, de retour en France, j'envoie les tirages des photos aux intéressés. Je ne sais comment fonctionne la Poste, mais contre toute attente, et certes avec des délais importants, ça leur parvient, puisqu'ils me répondent par le truchement de l'écrivain public, pour me remercier et redemander à chaque fois des tirages supplémentaires, ce que je fais bien volontiers.

Dans leurs lettres, on me prend presque pour le bon Dieu et comme je réponds toujours, ça dure plus d'un an. Jusqu'au jour où le fameux écrivain porte-parole me dit dans une Nième lettre qu'il aimerait bien connaître la France. Je le vois venir et l'imagine débarquant chez moi avec ses trois femmes et sa douzaine d'enfants ! J'imagine surtout la tête de mon épouse... Je décide donc lâchement de mettre fin à cette page d'amitié épistolaire... Peut-être me suis-je mépris, mais dans le doute... Les scènes de photos ne se terminent pas toujours aussi bien que dans la brousse : plus tard, dans les faubourgs de la capitale, comme on traverse un immense bidonville, il me vient l'idée saugrenue de prendre des photos par la fenêtre de la voiture. Quelques individus me repèrent et c'est une marée humaine, hurlante et vociférante qui nous poursuit avec des airs menaçants sur des centaines de mètres. Heureusement, cette fois, l'auto ne tombe pas en panne et nous prenons nos distances. En ville, tout est si différent... Inutile de décrire les réactions de ce pauvre R, littéralement affolé !

Un jour, alors que nous longeons un cours d'eau, nous tombons sur une patrouille armée en uniforme, policiers ou militaires, on ne sait trop. Contrôle d'identité et regards intéressés par nos portefeuilles d'où dépassent des billets de banque, quand nous sortons nos papiers.



Bac sur le fleuve Sanaga.



Pour faire diversion, l'un de nous lance : *"Est-ce qu'on peut voir des crocodiles dans cette rivière ?"* Réponse : *"Oui, mais c'est sur demande au syndicat d'initiatives !!!"* On décrypte et on devine que celui-ci doit organiser des safaris pour les touristes (quels touristes ?) afin de leur permettre de voir la faune locale.

Une autre fois, nous rencontrons un indigène avec qui nous partageons notre casse-croûte, et qui nous propose de nous emmener voir les grands animaux, éléphants, buffles etc. mais cela nécessite deux jours pour le pistage et l'approche de ces bêtes ; c'est évidemment impossible.

On continue par la piste toujours aussi détestable. Les tronçons secs sont constitués de ce qu'on appelle la tôle ondulée, dont le nom dit bien ce qu'il veut dire. C'est toute une technique de conduite. Si l'on roule trop lentement, la voiture est secouée comme un panier à salade et fait des sauts de cabri, si l'on roule trop vite, on décolle ; la bonne vitesse est 70/80 km/h, car à cette allure les roues frôlent le sommet des bosses et c'est acceptable.

Le problème est qu'à cette vitesse qui semblerait dérisoire en France, le moindre obstacle peut constituer une catastrophe. Entre les grumiers, énormes camions transportant des billes de bois qui laissent dans leur sillage un nuage de poussière rouge sur des centaines de mètres et qu'on ne peut doubler qu'en remettant son âme à Dieu, et les obstacles en tous genres sur le tracé de la piste, c'est un véritable gymbkhana.

Un jour, dans un autre pays similaire, on voit au dernier moment un trou de la taille d'une machine à laver. Que faire ? Freiner, c'est aller droit dans ce trou. On accélère très fort et on le passe miraculeusement en vol plané avec la secousse qu'on imagine à l'atterrissage. A partir de ce jour, la voiture, curieusement, émet des bruits plus que bizarres qui ne disent rien qui vaille, mais enfin pour l'instant ça roule !

Il faut ajouter que ces pistes sont constituées de latérite, terre rouge extrêmement compacte et dure à l'état sec, ce qui permet de réaliser des talutages pratiquement à 90°. Beaucoup de poussière évidemment, mais dès qu'il pleut, ça glisse d'abord comme du verglas, puis ça se transforme en borborygmes plus ou moins franchissable, au point que les autorités doivent parfois décréter la mise en place de barrières de pluie, comme chez nous les barrières de dégel. Naturellement plus aucun trafic dans ces conditions, notamment pour les poids lourds...

Quand il y a d'importants cours d'eau à franchir, il y a les bacs, tout un poème et véritables reflets de l'Afrique. Temps d'attente parfois interminables, dérives inquiétantes sous l'effet du courant : mais on se lie avec les gens, on bavarde, on fait des rencontres insolites !

Un jour un Africain, torse nu, vêtu à la Tarzan, engage la conversation. On apprend qu'il est le préfet de la région et qu'il va se ressourcer dans sa famille en brousse. Difficile d'imaginer la même scène chez nous !

Parfois c'est plus poignant comme dans ce qui suit : un groupe de femmes nous hèle, ce qui est surprenant car elles sont très timides ; je m'arrête pour leur expliquer qu'on ne peut emmener tout le monde. Elles nous prient de prendre au moins la femme la plus âgée qui vient d'apprendre la mort de son fils, dans un village reculé. Nous la prenons donc avec nous, mais quand on arrive au but où les préparatifs de la cérémonie funéraire ont déjà commencé, on voit cette pauvre femme presque défaillir dans nos bras et se rouler par terre en hurlant sa douleur. On constate, s'il en était besoin, que dans les mêmes circonstances, les gens du monde entier réagissent de la même façon. Triste épisode qui nous laissera retournés et muets pendant un long moment.

Pour finir sur une note plus amusante, une historiette de très peu d'importance, mais qui nous a bien fait rire : Nous nous installons à Yaoundé et le soir au restaurant, la carte propose du capitaine, un excellent poisson très répandu en Afrique. Comme le serveur nous dit qu'il n'y en a plus, histoire de rigoler, on lui dit : *"C'est pas grave, mettez-nous du colonel !"* Pas de réaction chez cet homme, ou bien il n'a aucun humour, ou bien il n'a rien compris...

Je pencherai plutôt pour cette dernière hypothèse, car dix minutes plus tard, on le voit traverser la salle complètement hilare, plié en deux, et éclatant de rire en répétant à qui mieux mieux : *"Ah, Ah ! Du colonel, elle est bien bonne !"* Il fonctionnait apparemment à retardement...

Fin de mission, toujours autant de tracasseries à l'aéroport.

Une femme policier, d'allure peu engageante, décrète en regardant mon passeport que ce n'est pas moi sur la photo ! Malgré mes réclamations et mon énervement, ça dure près d'une heure. Tout le monde est dans l'avion. Alors que retentit le dernier appel avant la fermeture des portes, je lui lâche à tout hasard : *"Bien sûr que c'est moi sur la photo, mais j'étais plus jeune, donc plus beau !"* Elle daigne enfin esquisser un sourire et me rend le passeport d'un air condescendant. Ouf ! C'est ça l'Afrique, tout tient à si peu de choses... ●